

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0 50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>Le Record du vagabondage</i>	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Les Fleurs du pays d'enfance (sonnet).....	René BEAUVERIE.
Nos Théâtres.....	L. M.
Rêves d'ecolier.....	Jacques PRABÈRE.
Les Couloirs de l'Opéra.....	Eugène FOURRIER.
Au Temps des saisons.....	Clady ROY.
Lettre Parisienne. <i>Un acteur</i>	Arsène ALEXANDRE.
L'Eternelle énigme.....	A. GIRON.
Libre Chronique.....	FRANC-SILLON.
Bibliographie.....	X....
Spectacles et Concerts.....	X....
Bulletin Financier.....	X....



CAUSERIE

Le Record du Vagabondage

Momiron et Garnot!

Je suis sûr que ces deux noms-là ne vous disent rien, absolument rien!

Et — au fait — pourquoi vous diraient-ils quel que chose? Ce ne sont ni des cyclistes ni des pugilistes.

On ne les a jamais vu « brûler » des kilomètres, ni prendre part à l'une de ces luttes épiques d'où les deux adversaires sortent à moitié assommés, quand l'un d'eux ne l'est pas tout-à-fait.

Courir ou se battre, cela représente nécessairement un effort, une fatigue; et toute fatigue répugne à Momiron, de même que tout travail déplaît à Garnot.

Leur ambition se borne à ne rien faire ou plutôt, pour m'exprimer en leur pittoresque langage « à ne rien se casser ».

Ils mettent en pratique la jolie cava-

tine de *Galathée*, qu'ils n'ont probablement jamais entendu chanter :

Ah ! qu'il est doux de ne rien faire
Quand tout s'agite autour de nous !

Malheureusement, pour vivre à ne rien faire, il faut avoir des rentes et ils n'en ont pas; ce qui s'agite autour d'eux — pour leur plus grand désagrément — ce sont les gendarmes et les agents de police.

Ceux-ci, du reste, considèrent Momiron et Garnot comme de vieilles connaissances et les arrêtent avec les plus grands ménagements.

Leur arrestation a généralement pour préface le dialogue suivant :

— Tiens, c'est encore vous ?

— Eh ! oui, c'est moi.

— Vous mendiez, comme d'habitude, au lieu de travailler...

— Bédame, que voulez-vous que je fasse? Pour travailler, faut avoir un état et vous m'arrêtez toujours au moment où je vais en apprendre un...

Pour les deux compères la comédie se répète; on les conduit devant un commissaire qui les délègue au chef du petit-Parquet, lequel s'empresse de les confier aux juges de la correctionnelle.

Selon qu'ils sont bien ou mal disposés les juges s'en débarrassent en leur octroyant quelques jours ou quelques mois de prison et... c'est à recommencer.

Momiron et Garnot sont les dilettantes du vagabondage, ils en connaissent les petits désagréments et s'y prêtent avec la meilleure grâce du monde.

Quand vient l'hiver, la saison froide et dure à ceux qui n'ont pas de domicile, ils vont au-devant de l'incarcération; après avoir mendié leur pain dans les rues, ils mendent la prison devant les tribunaux.

C'est ainsi que Momiron vient d'être

condamné pour vagabondage à trois mois de prison par le tribunal correctionnel d'Auxerre.

Suivant le désir qu'il a manifesté « il passera l'hiver au chaud » et reprendra sa liberté au commencement d'avril, en ce mois béni des poètes et des amoureux où comme l'a dit André Lemoyne :

Le sourire est en fleur sur les lèvres des belles !

Mais là n'est pas l'intérêt de la question : Momiron est âgé de cinquante-six ans; il a encouru sa première condamnation en 1857. Dix ans après — le 3 mai 1867 — il n'était qu'à la quatrième.

Il doit s'être dit à cette époque — Quatre condamnations en dix ans, c'est maigre. De ce train-là, il est évident que je n'arriverai jamais à rien et Garnot mon rival, me passera devant !

Aussi, depuis 1867 jusqu'à ce jour, il s'est efforcé de rattraper le temps perdu : en trente-trois ans, il a récolté 85 condamnations, lesquelles, ajoutées à celles du début lui constituent présentement un casier garni de 89 condamnations !

S'il avait mis la même persévérance à s'amasser des rentes, il serait peut-être millionnaire à l'heure qu'il est.

Ces 89 condamnations se détaillent de la façon suivante : quarante-neuf pour vagabondage; trente pour rupture de ban; six pour mendicité; trois pour vol; une pour escroquerie.

Le compte y est !

A cette apostrophe de je ne sais plus quel président disant à un récidiviste incorrigible :

— Vos antécédents sont déplorables, vous avez déjà été condamné dix-neuf fois, vous n'avez que de mauvaises fréquentations...

Momiron aurait pu répondre :

— De quoi des mauvaises fréquentations ?

je passe ma vie avec messieurs les magistrats !

Sa plus forte condamnation a été de quinze mois et la plus faible de deux jours.

En résumé, sur quarante trois ans, il en a passé vingt-neuf en prison. S'il est vrai que le meilleur moyen d'avoir la peau blanche, est de rester à l'ombre, Momiron doit avoir la peau blanche comme un lys.

C'est le cas d'ajouter pour rester dans le vrai : s'il a la blancheur du lys, il n'en a pas la pureté.

Garnot, son rival — puisque pour battre un record il faut être au moins deux — est âgé de soixante ans. Le tribunal de la Seine vient de lui octroyer — comme don de nouvelle année — six mois de prison.

Depuis 1859, il n'a encouru que quarante condamnations : il est donc — vis à vis de Momiron — dans un état d'infériorité notable, mais ses condamnations ont été plus fortes, tellement fortes que s'il n'avait pas été maintes fois l'objet de remises de peine, il lui serait impossible — avec la meilleure volonté du monde — de les purger toutes.

Son actif s'élève au chiffre total de 115 années de prison !

New-York possède le Roi des Chemins de fer ; Philadelphie celui des cotons ; Chicago revendique — pour sa gloire — le Roi des viandes salées ; nous pouvons nous vanter de posséder les Rois du vagabondage.

Assurément ce championnat nous coûte cher, extrêmement cher : en octobre dernier, 1,239 vagabonds ont été arrêtés à Paris seulement. Il s'en trouve plus de 30,000 en France ; les mendiants sont en plus grand nombre.

La liste civile que l'Etat paye — sous forme de mois et d'années de détention — à ces parasites sociaux, s'élève à un chiffre formidable.

Le problème de concilier les exigences de la sécurité publique avec celles de l'humanité, s'impose aux criminalistes et aux économistes.

Si les premiers sont d'accord pour réserver les agréments de la prison aux chemineaux professionnels, à ceux qui ne travaillent pas parce qu'ils ne veulent pas travailler et — tout valides qu'ils sont — s'obstinent à traîner leur fainéantise le long des rues et des chemins, il est du devoir des seconds de réclamer des refuges et des hospices pour les vieillards et les infirmes, pour les pauvres diables qu'une nécessité inexorable réduit à la mendicité et au vagabondage.

Pierre BATAILLE.

Echos Artistiques

A la Comédie-Française :

M. Claretie a décidé de reprendre *François le Champi*, de George Sand.

Le Comité a entendu la lecture de la pièce de M. Gustave Guiches, *Les Deux passés*, reçue à l'unanimité.

M. de Curel avait précédemment lu, sa pièce *Les Fossiles* qu'il a comme refondue et dont il a développé l'idée première.

M. de Curel a apporté à son œuvre des modifications importantes dans le second acte. Il a refait complètement le troisième. Quant au premier et au dernier, ils n'ont pas varié.

Au Vaudeville qui a repris *Ma cousine*, de Henry Meilhac, M. Pierre Wolf a lu aux artistes du théâtre une comédie inédite, en trois actes, intitulée : *Le Béguin*.

Une bonne histoire de duel nous arrive de New-York.

M. de Nevers, l'agent de M. Jean de Reszké, ayant dit, en plein foyer de l'Opéra métropolitain de New-York, que la troupe de M. Grau ne possédait plus de ténor depuis le départ de M. de Reszké, tous les autres ténors, notamment MM. Alvarez, Saléza, Van Dyck et Dippel, ont protesté avec véhémence. M. Saléza s'est même emporté de telle façon que M. de Nevers, qui n'est cependant pas un descendant du comte de ce nom tel qu'on le voit dans les *Huguenots*, a cru devoir envoyer ses témoins à l'irascible ténor.

Or, les tribunaux des Etats-Unis ne sont pas précisément tendres pour les gentilshommes, ténors ou autres, qui vont sur le terrain. Les témoins sont donc tombés d'accord que cette affaire serait vidée au printemps prochain sur le sol français, plus clément aux exploits de cette nature.

L'air de la banlieue de Paris sera donc trouée par une belle matinée du mois de mai prochain, par les traditionnelles deux « balles échangées sans résultat » entre M. de Nevers et M. Saléza.

A Berlin, un grand magasin de nouveautés vient de créer un nouveau genre d'attraction en donnant dans une de ses salles des concerts symphoniques. L'orchestre, composé de 36 musiciens, est vivement applaudi, et les affaires marchent à merveille, car une foule énorme se presse devant tous les comptoirs du magasin.

Acheter des jupons et des mouchoirs aux sons de *Siegfried-Idyll*, quel rêve pour les Gretchen de tout âge ! Ces concerts continueront jusqu'au printemps et provoqueront sans doute des entreprises analogues dans les autres grands magasins, car leurs frais ne dépassent pas 150 marcs par jour et les bénéfices résultant de l'augmentation du chiffre d'affaires sont beaucoup plus considérables.

M. Bertrand, co-directeur de l'Opéra, qui vient de mourir, avait, pendant une longue et fructueuse période, administré le Théâtre des Variétés.

« Savez-vous, — racontait-il à un de ses amis — ce qui m'a décidé à quitter ce théâtre, c'est quand j'ai vu que mon public faisait un bon accueil à *Monsieur Besty*, une pièce dans le goût de ce qui plaît maintenant. Quand j'ai compris ce qu'on admettait en scène, je me suis dit « Jamais je ne pourrai jouer ce théâtre-là ».

On se souvient que, dans la pièce de M. Métenier, il y avait un rôle de souteneur.

Il n'était pas inutile de connaître l'opinion d'un directeur qui laissera le souvenir d'un homme aimable et expérimenté, sur la fâcheuse tendance de certains auteurs dramatiques à vouloir exhiber devant les clartés de la rampe des personnages répugnants qu'il conviendrait mieux de laisser dans l'ombre... et le silence.

La ville de Naples va posséder, pour cette saison de Carnaval, quatre scènes lyriques qui seront ouvertes à la fois, savoir : le théâtre San Carlo, le Bellini, le Mercadante et le Politeama.

Le répertoire des théâtres Italiens annonce la représentation prochaine de plusieurs opéras nouveaux.

A Bari *Ivan*, du maestro Larotella ; à Bologne *Ordinanza*, de M. Dellanocce ; à Lucques *Enrico di Navara*, de M. Ferrari ; à Messine *Miles Standish*, de M. Gianni Bucerri ; à Milan (Théâtre-Lyrique) *le Maschere*, de M. Mascagni, et *il Carbonaro*, de M. Ferroni ; à Reggio d'Emilie *Lucidea*, de M. Ferrari ; à Venise (Fenice) *Cenerentola*, de M. Wolf-Ferrari ; à Verceil *Alda*, de M. Romaniello ; et à Vérone *la Figlia di Jette* de M. Giuseppe Righetti.

La petite ville de Pienza, elle-même, aura un opéra inédit : *Madino*, paroles de M. Leopoldo Cesarmo, musique de Carlo Leoni, joué par des dilettantes.

Les Fleurs du Pays d'Enfance

De l'herbe, des rosiers, un puits sonore au coin
Du vieux jardin bien clos ; des grimps de lierres
Un peu partout, autour des arbres, sur les pierres ;
De grands souffles d'été, tièdes, fleurant le foin

Et des fleurs ! ô ces fleurs d'antan, comme avec soin
Les chauds soleils d'alors les paraient — et point fières.
D'être des fleurs, m'aimant tout bas, mêlant de loin
Leur âme et leurs parfums du soir à mes prières.

Puis l'enfant s'est fait homme et seul s'en est allé,
Gardant pour toutes fleurs, dans son cœur d'exilé
Les choses d'autrefois doucement endormies

A jamais !... Pourquoi donc suis-je si tôt parti
Du vieux jardin dont j'eus les roses pour amies,
Quand ma mère était jeune et que j'étais petit !

René BEAUVERIE.

Arras, 1^{er} janvier 1900.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Les représentations de *Cendrillon*, données au cours de la semaine qui vient de s'écouler, ont été des plus favorables au mouvement de la scène et à l'ensemble de l'interprétation.

L'œuvre de Massenet qui, au point de vue musical, est — comme nous l'avons dit — inférieure à ses œuvres précédentes, vaut surtout par la beauté des décors et la richesse des costumes.

A ce point de vue la direction a bien fait les choses, et dès le premier jour, nous avons tenu à lui rendre justice.

A côté de Mme Tournié, qui idéalise à ravir le personnage de Cendrillon, nous avons fait une bonne part d'éloges à Mlle Milcamps, dans le rôle de la bonne fée, à Mlle Walter dans celui du Prince Charmant, et à notre excellent baryton, M. Huguet, un Pandolfe dont la rondeur et la bonhomie sont surtout appréciées dans l'air : *Nous quittons cette ville*, repris ensuite en duo avec Mme Tournié.

Dans les rôles secondaires qui sont nombreux, il nous faut citer Mmes Strélski et Duprat, qui jouent et chantent d'agréable façon les rôles des deux sœurs Noémie et Dorothee.

Quant à M. Forest, il donne toujours à ses amusantes créations un cachet bien personnel. Il a fait du Doyen de la Faculté un personnage très drôle, d'une gravité comique inimaginable, avec sa toge universitaire et son chapeau monumental qui donne une haute idée des ressources de la chapellerie à l'époque lointaine où le monde était gouverné par les fées.

Ajoutons, en finissant, que l'orchestre lui-même est complètement en possession de la partition dont il souligne avec beaucoup de goût et de mesure les nombreux récitatifs.

La reprise de *Don Juan*, effectuée jeudi dernier avec Mme Tournié et M. Mondaud, les deux interprètes qui en avaient assuré le succès l'hiver dernier, a été fortement compromise par l'insuffisance de deux artistes, Mme Fœdor, chargée du rôle de Dona Anna, et M. Duvinéau (?) auquel était échu celui de Don Ottavio.

En ce qui concerne Mme Fœdor qui a, jusqu'ici, fait preuve de réelles qualités vocales et dramatiques, cet insuccès — croyons-nous — ne saurait être attribué qu'à un manque de préparation : il n'en est pas moins profondément regrettable.

Il va sans dire qu'il faut mettre hors de cause Mlle Milcamps, une Elvire intéressante ; M. Artus, un Leporello adroit ; et M. Sylvain, qui prête au Commandeur sa belle voix et sa noble prestance.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Madame de Lavalette, donnée mercredi soir, en soirée de gala, est une des nombreuses pièces inspirées par la résurrection de la légende napoléonienne, résurrection qui s'est affirmée depuis quelques années, autant par le livre que par le théâtre.

L'œuvre de M. Moreau, qui ne comporte aucune étude de caractère, doit donc être ramenée à une simple reconstitution historique, accommodée sans grande recherche des effets, aux exigences de la scène.

Directeur des Postes sous l'Empire, le comte de Lavalette, destitué au premier retour des Bourbons, reprit de sa propre autorité le 20 mars 1815, la place qu'il avait précédemment occupée.

Arrêté de ce fait après les *Cent-jours*, le 18 juillet, il fut mis au secret, livré aux assises et condamné à mort le 19 novembre suivant.

Il se préparait à subir son sort, lorsque sa femme Mme de Lavalette née de Beauharnais et propre nièce de l'impératrice Joséphine, obtint de passer avec sa fille, quelques heures auprès du condamné.

Elle mit cette entrevue à profit, trouva ses vêtements contre ceux de son mari et demeura à sa place.

Lavalette, grâce à de puissantes influences, resta caché dans les combles du Ministère des Affaires étrangères et put enfin franchir la frontière sous l'uniforme d'un colonel anglais que lui avait fourni le général Bruce.

On sait comment se termina cet épisode sensationnel : des lettres de grâce, accordées en 1822, permirent à Lavalette de rentrer en France. Il mourut le 15 février 1830. Mme de Lavalette, devenue folle après l'évasion de son mari, à la suite des émotions qu'elle avait éprouvées, ne mourut qu'en 1855.

M. Sarter joue avec une correction qui va par instants jusqu'à la froideur le rôle du comte ; Mlle Myriel, sous les traits de Mme de Lavalette, se montre suffisamment dramatique pendant les deux derniers actes, et M. Arnaud donne un beau relief au rôle sympathique du ministre Richelieu.

Dans les rôles de second plan — et ils sont nombreux — nous ne voyons à signaler que M. Coradin (Baudus) et Mme

Jeanne Duran (Princesse de Vaudemont).

L. M.

RÊVES D'ÉCOLIER

A TORO.

La main d'encre noire tachée,
Accoudé fort nonchalamment,
L'œil fixe et la tête penchée,
A quoi rêve-t-il longuement ?

Devant lui, sa page est couverte
D'un gribouillage arrêté court ;
Et, si sa grammaire est ouverte,
Loin des règles son esprit court.

Où court-il ? Au cœur de sa mère,
Binjamin très tendre et câlin,
Trouvant le maître trop sévère,
Verse-t-il quelque gros chagrin ?

Où, plein des songes de son âge,
A travers l'azur en ballon,
Fait-il un merveilleux voyage
Dans la lune, nouveau Colomb ?

Où, peut-être, à travers la plaine,
Poursuivant un papillon bleu,
Il s'époumone à perdre haleine,
Suant, courant, la joue en feu ?

Non ; c'est, je crois, une bataille
Qui gronde sous ce petit front ;
De Roland il se voit la taille :
Gare, quand les Prussiens viendront !

Où, plutôt, simplement, je pense,
Mon petit blondin *révassier*
Dévaste... de l'œil, sans dépense,
La boutique d'un pâtissier.

Jacques PRABÈRE.

CONCOURS LITTÉRAIRES

La revue la *Sylphide* ouvre, jusqu'au 31 mars, son troisième grand concours (poésie et prose) où de nombreuses récompenses seront décernées, notamment un prix d'honneur, don du ministre de l'instruction publique.

Demander le programme à M. Alexandre Michel, place d'Armes, Voiron (Isère).



LE THÉ DES Mandarins

QUALITÉ EXTRA-SUPÉRIEURE

*Se trouve dans toutes les bonnes
Epiceries et Maisons de Comestibles.*

Le kilo.....	9.50	250 gr.....	2.50
500 gr.....	4.75	125 gr.....	1.50
50 gr.....			0.60

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, rue de Jussieu, LYON

LA PETITE GRAMMAIRE des opérations de Bourse est envoyée gratis sur demande faite à M. MILLAUD, 21, aubourg Montmartre, Paris.

GUÉRISON SURE ET RADICALE

DES

Migraines, Névralgies

PAR LES

DRAGÉES

DES

RR. PP. PRÉMONTRES

à base de Valérianate de Zinc

et des principes actifs du Quinquina

DÉPOT GÉNÉRAL A LYON :

Pharmacie BERTRAND Aîné

FRANÇON Successeur, 21, place Bellecour

Envoi franco contre 3 fr. en timbres ou mandat
Dans toutes les bonnes Pharmacies

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

Les Coulisses de l'Opéra

Quand nous étions simples rapins, mon ami Gustave et moi, nous nourrissions depuis longtemps l'ambitieux désir de visiter les coulisses de l'Opéra ; nous le nourrissions toujours sans pouvoir le satisfaire.

« Le désir nous enflamme et la jouissance nous refroidit », a fort bien dit Paul de Kock, et le désir nous enflammait de plus en plus. Songez-donc, voir de près ces dames du corps de ballet, leur parler, leur plaire peut être... mais n'anticipons pas.

Nous avions cependant failli entrer ; après avoir séduit un machiniste à prix d'or, (nous lui avions donné quarante sous), nous avions essayé de nous introduire avec lui en nous donnant comme aides-machinistes ; mais le concierge avait découvert le truc et nous avions été mis à la porte. Nous désespérions, lorsqu'un jour, Gustave, qui peignait de chic une vue du Tibre qu'il n'a jamais vu, s'écria :

— Euréka ! j'ai une idée.

— Bah ! m'écriai-je.

— J'ai trouvé ! Nous verrons les coulisses de l'Opéra ; nous pénétrerons dans cet Eden mieux gardé par le cerbère qui en défend la porte que ne l'était le jardin des Hespérides par le Dragon du même nom. Nous irons comme figurants !

Comme je pensais qu'il était atteint de la folie des grandeurs, il reprit :

— Apprends, si tu ne le sais pas, que chaque soir, en dehors de la troupe fixe des figurants ordinaires de l'Académie nationale de musique, le chef desdits figurants racole des amateurs, qui, moyennant une faible rétribution, consentent à revêtir pour une soirée le manteau écarlate du grand seigneur ou le sombrero rapiécé du bandit, suivant l'opéra.

— N'insiste pas, lui dis-je, j'ai compris.

Et le soir même, postés de bonne heure à l'entrée des choristes et figurants, nos vœux étaient exaucés ; nous étions enrôlés.

On jouait l'*Africaine*.

On nous fit prendre un petit escalier mal éclairé qui conduisait dans une grande mansarde située sous les combles : c'est là que s'habillaient messieurs les figurants.

Nous montâmes longtemps, j'étais tout essoufflé.

— Il ne ressemble pas au grand escalier, celui-là, dis-je à Gustave ; M. Garnier a oublié de le décorer. Si c'est de cette façon que nous voyons l'Opéra !

— Tais-toi, me dit Gustave, et songe à remplir dignement le noble rôle que l'on va te confier.

Je jetai un regard sur les nombreux figurants qui nous entouraient. La société était mêlée : très peu d'hommes du monde, en revanche beaucoup de bohèmes qui nous regardaient de travers : ils flairaient des amateurs.

Le noble rôle que l'on devait nous confier, était celui de sauvage.

Nous allions être transformés en nègres. J'avais une appréhension. On allait sans doute nous teindre : la couleur pourrait-elle s'enlever ? Je communiquai mes inquiétudes à Gustave.

— Bah ! me dit-il, cela s'enlèvera toujours avec de l'essence de térébenthine.

Quelle agréable perspective !

Il fallait se résigner. Je m'introduisis, non sans répugnance, dans un maillot couvert de paillettes d'acier, qui me sembla d'une propreté douteuse. Je commençais à me repentir de mon escapade ; néanmoins, je résolus de faire bonne contenance, décidé que j'étais à aller jusqu'au bout.

Quand nous fûmes habillés, on nous sépara par rang de taille. On forma deux groupes : les grands furent mis d'un côté ; les petits, de l'autre.

J'espérais rester avec Gustave, mon espoir fut déçu, nous fûmes séparés. Je réclamai en vain ; Gustave était petit, il devait figurer à l'arrière-plan, faire les *lointains*. J'étais plus grand, je simulais les *rapprochés*.

Gustave approuva la mesure.

— C'est juste, dit-il, c'est pour la perspective.

Chacun de nous fut muni d'un bouclier, ainsi que d'une zagaie et l'on nous recommanda, une fois en scène, d'agiter nos armes et de grincer des dents ; après quoi, on donna le signal du départ.

— Enfin, pensai-je, je vais coudoyer les dames d'honneur de la cour de Sélika ; il doit y avoir de gentilles négresses.

Il n'en fut rien : on nous laissa au bas de l'escalier jusqu'au moment d'entrer en scène. Nous défilâmes en courant devant Sélika qui, assise sur un trône en bois tapissé de papier peint, cherchait à contenir du regard le farouche Nélusko.

J'imitai le sauvage de mon mieux : je grinçai des dents comme un Cafre authentique. Notre entrée fut saluée par des applaudissements ; ensuite, nous nous plaçâmes sur deux rangs, au fond de la scène. Très loin, tout à fait à l'arrière-plan, Gustave faisait toujours les *lointains* et ne voyait rien, sinon le dos des sauvages placés au premier rang.

C'est ainsi que nous assistâmes au ballet de l'*Africaine*. J'étais sous mon masque (on nous avait mis des masques); j'attendais la fin avec impatience.

Sélika venait de jurer par Brahma que Vasco était son époux, qu'il avait embrassé la religion de Wishnou. On n'avait plus besoin de nous. Les sauvages devaient s'éclipser pour permettre à Sélika de s'épancher dans le sein de Vasco. Mais je ne l'entendais pas ainsi, je voulais voir les coulisses. Si je m'étais abaissé jusqu'à jouer un rôle de sauvage, c'était pour satisfaire ma curiosité; me dissimulant derrière un portant, j'abandonnai lâchement les nègres, mes frères et je les laissai, seuls, rejoindre leur hutte sous les combles.

Assez embarrassé de mon bouclier et de ma zagaie, je me mis à errer dans les coulisses sans que personne fit attention à moi. Je me faulilai à travers la foule des machinistes, je m'approchai de la scène: je vis, derrière une forêt vierge, Vasco de Gama prenant un bock avec Nélusko, ce qui me navra considérablement; je heurtai des régisseurs en habit noir et des huissiers graves comme des notaires; je perdus beaucoup de mes illusions; la scène, vue de près, c'est bien laid. En continuant mes pérégrinations, je me trouvai tout à coup à l'entrée d'une grande salle brillamment éclairée. Je fus ébloui. Là de jeunes et jolies femmes, vêtues de gaze légère, le sourire aux lèvres, s'éventaient avec grâce.

J'avais mis le pied sur la terre promise: c'était l'Eden, le foyer de la danse!

Sans réfléchir à ce que ma mine avait d'insolite, je pénétrai dans ce paradis; aussitôt des cris partirent de tous les côtés:

— Ciel! un sauvage. — Un nègre égaré dans les coulisses! — Nous sommes perdues!

Plusieurs danseuses firent mine de s'enfuir.

— Arrêtez! m'écriai-je, je ne suis pas plus sauvage que vous; la destinée seule et le désir de vous voir...

Je fus interrompu par des éclats de rire. J'allais continuer, lorsque deux pompiers se précipitèrent sur moi et m'enlevèrent malgré ma résistance.

En vain j'agitai mon bouclier, qui était en carton; en vain je brandis ma zagaie, une baguette de coudrier, je ne parvins pas à leur faire lâcher prise. Tout à coup, je ne sais pas comment cela se fit, nous nous trouvâmes sur la scène. Un immense éclat de rire partit de la salle; puis, je ne vis plus rien, mon masque était descendu et me cachait les yeux. Quand je

recouvrai la vue, j'étais dans le foyer... des figurants.

Je reçus une admonestation bien sentie du régisseur.

— Vous voulez donc me faire mettre à l'amende? me dit-il d'un ton sévère.

Je m'en souciais bien! Je retrouvai Gustave qui était déjà déshabillé et qui commençait à être inquiet de ma disparition. Je m'empressai de l'imiter et de revêtir un costume plus civilisé.

Comme nous franchissions le seuil de la porte, le chef des figurants nous mit à chacun vingt sous dans la main.

Il paraît que c'est le prix.

Nous les rejetâmes avec horreur. Quelle humiliation! Si Sélika nous avait vus! Nous nous enfûmes en toute hâte. Gustave répétait à chaque instant.

— Si l'on m'y repince à faire les lointains!

Croyez-m'en, si vous voulez voir les coulisses de l'Opéra, n'y allez pas comme figurants; allez-y plutôt en compagnie du directeur.

Eugène FOURRIER.

Au Temps des Saisons

Viens, le ciel est pur, la brise embaumée
Jette ses parfums au large horizon.
Viens, de lilas blancs la route est semée,
Et le ruisseau verdit le gazon,
Le printemps a fait pour nos causeries,
Dans le frais taillis un riant séjour,
Où, sur les buissons d'ivresses fleuries,
Nous pourrions cueillir les roses d'amour.

Viens, au clair matin le soleil flamboie,
L'ombre fuit déjà le bord des buissons.
Comme un tapis d'or que l'été déploie,
S'étendent au loin les blondes moissons.
Pareils aux glaneurs cherchant les richesses,
Qu'offrent les blés murs sous les feux du jour,
Dans le champ béni des folles tendresses,
Viens, nous glanerons des épis d'amour.

Viens, la grappe d'or au coteau rayonne,
Trésor qu'a livré l'automne en passant.
De ses fruits cueillis la branche frissonne,
Sous le mol effort de l'air caressant.
Comme le semeur dont les mains dociles,
Lancent aux sillons le grain, tour à tour,
Vers le pays bleu des rêves fertiles,
Viens, nous sèmerons des graines d'amour.

Viens, couvre ton front, durement la bise
Souffle dans les bois, fait trembler ta main,
De ses froids raisers la terre surprise,
Sous un blanc manteau dormira demain.
Vers le doux passé, que rien ne peut rendre,
Faisons, le cœur las, un léger retour,
Et pour ranimer le feu sous la cendre,
Viens, nous porterons des fagots d'amour.

Clady Roy.

AUX SOURDS Une dame riche, qui a été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreilles par les Tympan artificiels de l'**Institut Nicholson**, a remis à cet Institut la somme de 25,000 fr., afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'Institut. «Longcott», Gunnersbury, Londres, W.

Liqueur de Table

DE

PREMIÈRE MARQUE

ÉLIXIR

DE

S^T-PIERRE

DU

FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons

Vient de Paraître

TRAITÉ

SUR LE

RISQUE PROFESSIONNEL

ou Commentaires des Lois du 9 avril 1898 sur les accidents du travail, du 24 mai 1899 sur la Caisse nationale d'assurances, du 29 juin 1899 sur les Polices en cours, et du 30 juin 1899 sur l'Agriculture.

Par LOUBAT

Procureur général à Grenoble

Ouvrage honoré d'une souscription du ministère de la justice.

Prix: 8 fr. — Franco: 9 fr.

EN VENTE à l'AGENCE FOURNIER

14, Rue Confort, 14 à LYON
et dans ses Succursales.



BELLE JARDINIÈRE

Succursale de LYON

Rue du Bât-d'Argent, 11

TOUT

ce qui compose la TOILETTE

de l'HOMME et de l'ENFANT

GRAND CHOIX

de Tissus Anglais et Français

POUR

VÊTEMENTS SUR MESURE

La Maison n'a pas d'autre Succursale dans la Région



ANNUAIRE

GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon

et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie
(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

Lettre Parisienne

UN ACTEUR

Voici Guitry à la Comédie Française, c'est-à-dire un artiste de premier ordre dans une maison où il ne devrait y en avoir que de tels. Guitry aura pris le chemin le plus long pour y arriver. Ce n'est pas le plus mauvais et il est à souhaiter beaucoup moins pour l'artiste que pour le théâtre lui-même, que ce soit le plus définitif.

Tout ceci a besoin d'être un peu expliqué à ceux qui ne connaissent pas tous les dessous et les envers de ce théâtre célèbre et difficile.

Il ne suffit pas d'avoir du talent ou même du génie pour se maintenir à la Comédie Française, après y être entré. Sans cela, Coquelin, Sarah Bernhardt et d'autres moins illustres y seraient encore. Il y a mille petits pièges, mille luttres secrètes qu'il faut soutenir et qui lassent parfois les plus tenaces.

Coquelin et Sarah Bernhardt que nous citons, partirent pour des raisons de ce genre ; mais il faut reconnaître qu'ils n'ont pas eu à se plaindre d'être partis. On peut même dire que ce ne serait pas pour le moment une très bonne affaire pour eux d'y rentrer. Ils y perdraient de l'argent. Toutefois, il est impossible de dire qu'ils n'y rentreront pas un jour.

Revenons maintenant à Guitry. Son entrée se fait de la façon la plus flatteuse et la plus rassurante pour lui. Il arrive là comme sociétaire ; c'est une garantie contre les caprices de la politique et du hasard. Il ne pouvait entrer par une plus petite porte ; son grand talent, sa situation lui interdisaient de faire un stage qui a été imposé pourtant à de très brillants artistes. Tout est donc très bien et il n'y a plus qu'à applaudir — avant même que les débuts du nouveau sociétaire aient eu lieu.

Guitry est un des acteurs les plus remarquables de ce temps. C'est un artiste de premier ordre en ce sens qu'il est un des plus naturels, des plus vrais et des plus agréables à entendre. Il passe du badinage le plus léger, de l'ironie la plus délicate, à l'émotion vraiment poignante, sans quitter le ton de la conversation, le ton modéré et sobre d'un parisien, d'un français raffiné. Il a une élégance à lui, sans rien de recherché ni d'excentrique, mais qui est celle de l'homme bien élevé, soucieux d'éviter aussi bien le débraillage que les outrances de la mode.

Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que tel il est sur la scène, tel il

demeure dans la vie ou « à la ville » comme on dit.

Nous avons fréquemment vu des exemples du contraire. Tel artiste qui était au théâtre la simplicité, l'élégance et l'esprit mêmes, devenait, dans le monde, un être insupportable de vanité, de lourdeur et même de sottise. O les cruelles désillusions que parfois gens de théâtre ont fait éprouver à des âmes candides !

Le célèbre acteur Félix, qui est demeuré dans l'histoire du théâtre de ce siècle comme un des types les plus accomplis de l'élégance et de la désinvolture, était paraît-il dans la réalité d'une incroyable ignorance et épaisseur d'esprit.

Au rebours des artistes dans l'âme, des hommes qui avaient sur le bout du doigt la connaissance de ce qu'il faut pour réussir au théâtre, des hommes savants, avisés, fins comme l'ambre, ont été des artistes plus que médiocres. C'est l'histoire fréquente de Michonnet, capable d'inspirer à Adrienne Lecouvreur les effets les plus sublimes, mais tout-à-fait ridicule quand il joue pour son compte.

C'est vous dire combien les artistes comme Guitry sont rares. Etre à la fois un acteur original, mordant, séduisant entre tous et un véritable gentleman, un homme de savoir, de finesse et de goût informé, c'est le peu commun assemblage que présente notre artiste. Aussi le choix qu'a fait de lui M. Claretie, est-il vraiment aussi heureux qu'inattendu.

Seulement, cela va mettre en mouvement plus d'une jalousie ; mais je crois que M. Guitry, dans la vie est un habile escripteur et de taille à se défendre.

Il a déjà une belle et assez longue carrière, quoiqu'il ait su demeurer jeune ; je me rappelle ses vrais débuts, son concours au conservatoire, alors que collégien guère plus jeune que lui je suivais passionnément ces petites fêtes qui tombaient pendant les vacances. Guitry était alors un grand garçon mince, pâle, fatal, avec des longs cheveux noirs. Maintenant il n'a plus les cheveux longs, ni l'air fatal. Il a plutôt une expression d'ironie indulgente, de mépris bienveillant, comme ceux qui ont vu bien des gens dans la vie et de toute sorte, et les ont éprouvés à leur juste valeur.

Que jouera-t-il là-bas ! Il pourrait tout jouer : aussi bien le classique que le moderne, car on se fait une idée bien fautive du classique, et on se croit obligé de le psalmodier au lieu de le vivre. La vérité c'est la vie ; mon cher ami Coquelin Cadet joue Molière comme on le jouait du temps de Molière, c'est-à-dire

comme si Molière vivait de notre temps. Il s'en trouve bien et les spectateurs aussi j'entends les spectateurs sensibles à l'art et non cette race heureusement rarifiée de ceux qui s'en tiennent aux préjugés, Pour ces spectateurs avisés, Guitry sera le bienvenu.

Arsène ALEXANDRE.

L'Eternelle Enigme

(RONDEAU)

Qui donc es-tu, Sphinx au troublant mystère,
Ange ou démon, qui sais également
Aimer, haïr, et tromper lâchement ;
Te dévouer, amante, épouse ou mère,
Désespérer ton époux, ton amant ?

Ton doux regard ouvre le firmament,
Tu fais parfois un enfer de la terre,
Du cœur humain la joie ou le tourment ;
Qui donc es-tu ?

Ton amour fait le héros, le trouvère,
Le chevalier au cœur fort et clément,
Ou pousse l'homme à la noire misère,
Au vol, au crime, à l'oubli du serment ;
Ou courtisane impure, ou vierge austère :
Qui donc es-tu ?

A. GIRON.

3^{me} Prix au Concours de la Sylphide.

LIBRE CHRONIQUE

Ceux qui ont étreigné

L'Administration du *Passe-Temps* qui ne recule devant aucun sacrifice (cliché 12491) pour satisfaire la légitime curiosité de ses innombrables lecteurs, n'a pas hésité à séduire à prix d'or les larbins et brosseurs de nos principaux personnages en vedette sur les affiches de l'actualité, afin de connaître et de noter les étreintes caractéristiques que leur a octroyées la nouvelle année.

C'est ainsi que nous avons pu savoir à tout seigneur, tout honneur — que M. le Président Loubet a reçu, le 1^{er} janvier 1900 : un « huit-reflets » tout flamboyant neuf, en remplacement de celui délastré par le baron Christiani.

M Waldeck-Rousseau a été gratifié, pour son jour de l'an, d'une miniature de la tour Eiffel, émaillée or, et d'un portefeuille ministériel — susceptible de se transformer à bref délai, en serviette d'avocat — en peau de chagrin.

S. Exc. Millerand : un exemplaire de la dernière édition de *La grève des Forgerons*, par François Coppée (de l'Académie française) avec dédicace de l'auteur et préface par Jules Lemaitre.

S. Exc. Monis : un abonnement gratuit à la *Libre Parole*... et un échantillon de « Fine-Champagne » de la maison Martel de Cognac.

S. Exc. Delcassé : Un cabinet « à

l'anglaise » don de ses chers amis d'Outre-Manche Salisbury et Chamberlain.. et une urne lacrymatoire, contenant des larmes de crocodiles recueillies par lord Kitchener of Kartoum dans les marais de Faschoda.

Le général de Gallifet : un fragment du « Mur des Fédérés » monté en épingle et offert par le Comité des élus socialistes de la Seine... et la dernière culotte de peau portée par le général de Négrier avant sa mise en disponibilité.

S. Exc. de Lanessan : une photographie de son copain Raoul Canivet, avec cet autographe : « l'âne sent où le bât le blesse ».

M. Fallières, président du Sénat : une chaise curule... percée.

Mr Albert Sorel, académicien et secrétaire général du Sénat, greffier en chef de la Haute-Cour : un phonographe faisant l'appel nominal des membres de l'aréopage luxembourgeois.

M. Paul Deschanel, président de la Chambre des Députés : une vieille barbe ayant appartenu à son prédécesseur Brisson et un carillon de sonnettes de rechange.

M. Brisson : une nouvelle veste, avec insignes maçonniques de « grande détresse » brodés sur les parements, offerte en séance publique de la Chambre au prochain renouvellement de son bureau.

M. Trarieux : la carte du capitaine Bégouen et les œuvres complètes de Gyp (comtesse de Martel), reliées en peau de balles (5.000 de dommages-intérêts).

Paul Déroulède : deux chromos représentant *Le martyr de St-Sébastien* et *l'héroïque chevalier Don Quichotte* de la Manche.

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1

(DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE)

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES

et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs

EXPOSITION

Internationale Religieuse

DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1^o A 50 % des bénéfices nets ;
- 2^o A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3^o A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 fr. tous frais compris.

En vente : AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

BERLITZ SCHOOL

THE OF LANGUAGES

13 RUE DE LA RÉPUBLIQUE. ENSEIGNEMENT Pratique et rapide des

LANGUES VIVANTES.

Anglais : Allemand : Russe.
Espagnol : Italien.

Succursales dans les grandes villes d'EUROPE et d'AMÉRIQUE.

PROFESSEURS NATIONAUX.

MÉTHODE NATURELLE. pas de traduction.
Il n'est jamais parlé français. L'élève est comme en pays étranger et pense dans la langue.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous
Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON- 22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON
(ENTRESOL)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS — VENTE — LOCATION

Eviter les contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable nom

EN 20 JOURS
GUÉRISON
RADICALE
de l'**Anémie**
Par l'**ELIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL**

Soleil Produit autorisé spécialement.

Pour Renseignements, s'adresser chez les
BCEUX de la CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique PARIS
GUINET, Pharmacies-Chimiste, 1, Passage Saulnier Paris.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES
ou la POUXÈRE
ESPIC
Oppressement, toux, Rhumes, Névralgies
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2^{la} Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

M. Claretie : La dernière cravate de M. Le Bargy.

Emile Zola : un baiser de Judet (Ernest).

M. le Procureur général Octave Bernard : un bouchon ! offert par les jeunes Brunet et Cailly.

Les lecteurs du *Passe-Temps* — aux derniers les bons... souhaits de leur féal et dévoué

FRANC-SILLON.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

43, quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2232 du 13 janvier 1900

Chroniques : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variétés : Chez les Keub's, par Léo Claretie. — Théâtres par H. Lemaire. — Musique, par A. Boissard. — La crise du charbon, par L. de Montarlot. — Dépeceuses de cadavres, par Goron. — La Russie en Chine, par J. Hess. — Exposition de 1900, par G. Le nôtre. — Le Champ de Mars à travers les âges. — Courses, par Archiduc. — Semaine illustrée, par Nozeroy. — Sport, par A. Wimille ; etc.

Explication des gravures, Revue comique Echecs, Rébus, Récréations, Memento de la semaine, Chronique des livres, Vélocipédie, etc.

Nouvelle illustrée : Un Dîner de Fiançailles, par J. Dantreville, illustrations de J. Simont-Guilhen.

Le numéro : 50 centimes

LE PETIT POÈTE

Très original le numéro du 1^{er} janvier, qui contient, avec le portrait d'un grand nombre des collaborateurs du journal, des pièces célébrant la nouvelle année et dues à MM. Charles et Augustin Anglès, Léon Auger, Jean Bach-Sisley, Henri Barnouin, Charles Bellanger, Marius Chevalier, Léonce Girard, Théodore Botrel, G. Carou, Emile De nay, Esther de Suse, Fortuné Serraire, Paul North, Henriette Pernot, etc. Echos. Bibliographie.

A Lyon chez Heine, 4, rue Victor-Hugo.

JOURNAL DE LA BEAUTÉ

Journal des Dames et des Jeunes Filles

Redaction et Administration, Paris, 34, rue de Lille, Paris

Paraît tous les mardis. — Le numéro : 10 centimes.

LA REVUE STÉPHANOISE

Directeur Léon Merlin, 12, rue César-Bertholon St-Etienne (Loire)

Cet organe de jeunes, spécialement consacré aux poètes, et l'un des plus anciens et des plus répandus de provi ce, insère gratuitement les envois de ses abonnés et ouvre de grands concours périodiques gratuits.

Abonnements : un an 6 fr., 6 mois 3 fr.

Speacles et Concerts

CIRQUE RANCY

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, les jeudis, dimanches et fêtes à 3 h., représentations équestres toutes terminées par la pantomime *Les Vaqueros*, avec chevaux et éléphants plongeurs et plongeon de 22 mètres de hauteur. Au programme : Jacques Inaudi, le célèbre calculateur ; les chiens minuscules du professeur Lacombe ; Miss Felicia, acrobate équilibriste ; les Bris'act, les plus maladroits des jongleurs, par M. Palmer accompagné de sa demoiselle, etc., etc.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs, à 8 heures.

Débuts importants de gymnastes, acrobates, sauteurs et équilibristes. Le comique Laurwald dans son répertoire. Prochainement *Ohé ! les Gones !* revue.

SCALA-BOUFFES

Au programme :

Le chanteur Paulus. Noblett, dans ses transformations.

GUIGNOL DU GYMNASÉ

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs, *Le Tour du Monde*, pièce nouvelle en 10 tableaux.

Les dimanches, matinée de famille.

BULLETIN FINANCIER

La Bourse a des allures bien plus satisfaisantes, les cours sont en hausse et les affaires reprennent de l'activité.

Le 3 % se traite à 99,62 et le 3 1/2 % à 102,85.

Le Crédit Foncier est demandé à 710 fr., les obligations foncières et communales sont en hausse notable.

Le Comptoir national d'Escompte se négocie à 615. Le Crédit Lyonnais à 1000 et la Société Générale à 600.

L'assurance sur la vie.

Constituer une dot à un enfant au moyen de versements annuels qui ne seront payés que pendant la vie du père, de telle sorte que, dans le cas où celui-ci viendrait à mourir après le paiement d'une seule prime, le capital n'en serait pas moins payé à l'enfant s'il était vivant à l'échéance du contrat, tel est le but atteint par la *Nationale-Vie* sous le nom d'assurance dotale.

Un père âgé de 29 ans qui veut assurer à son enfant le paiement à sa majorité d'une somme de 10.000 fr., devra verser à la *Nationale-Vie* une prime annuelle de 381 fr. En portant la prime à 405 fr., toutes les primes payées seront remboursables en cas de décès de l'enfant.

Agents généraux dans tous les arrondissements de France.

Le Propriétaire-Gérant : V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^{ie}, Lyon. — Anc. Maison A. Waltener.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Hiver. — Prix : 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS